

*Sylvain Gross*

## **Son nom AE dans le désert des noms propres<sup>1</sup>**

Après vous avoir présenté la querelle des Universaux l’an dernier à Bruxelles<sup>2</sup>, je vais aujourd’hui vous entretenir de la querelle du nom propre présente dans ce livre de Dimitri Kijek<sup>3</sup>. Lacan aborde cette thématique dans le séminaire sur l’identification, et plus précisément dans le séminaire XII *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Serge Leclair y expose le cas Philippe — ou « le rêve à la licorne ». C’est son propre cas qu’il expose en l’attribuant à un patient, le petit Philippe, lui-même en l’occurrence. C’est une sorte de témoignage de passe.

### *Le rêve à la licorne*

La place déserte d’une petite ville, c’est insolite. Je cherche quelque chose. Apparaît, pieds nus, Liliane, que je ne connais pas, qui me dit : il y a longtemps que j’ai vu un sable aussi fin. Nous sommes en forêt et les arbres paraissent curieusement colorés, de teintes vives et simples. Je pense qu’il y a beaucoup d’animaux dans cette forêt, et, comme je m’apprête à le dire, une licorne croise notre chemin ; nous marchons tous les trois vers une clairière que l’on devine en contrebas<sup>4</sup>.

On trouve dans les associations du rêve une suite hétéroclite de termes : Lili – soif – plage – trace – peau – pied – corne. C’est ainsi qu’à l’analyse se présente l’inconscient. À considérer l’énoncé de cette chaîne inconsciente dans sa littéralité, nous dit Leclair, on constate que le rapprochement de ses termes extrêmes fait apparaître la licorne, monument du fantasme de Philippe et métonymie de son désir !

Le pas suivant de l’analyse, ajoute-t-il, qu’il faut entendre littéralement au sens d’un mouvement, nous fait passer irréversiblement en cette zone matricielle de la vie psychique où la signification se résorbe pour un instant dans une formule littérale, réplique secrète du nom propre,

---

<sup>1</sup> Intervention à la réunion publique du Collège de la passe à Paris, le 8 février 2014.

<sup>2</sup> S. Gross, « De quoi l’A.E. est-il le nom ? », *Carnets de l’EpSF*, n° 92, pp. 51 à 60.

<sup>3</sup> D. Kijek, *Défaire le nom. Passe, nomination, nom propre*, Paris, Épel, coll. essais, 2013.

<sup>4</sup> J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 27 janvier 1965, séminaire inédit.

chiffre de l'inconscient. Une jaculation, transcrite ici avec le minimum de travestissement nécessaire, semble avoir été le nom secret de Philippe : « Pôor(d) j'e-li ». Leclaire ajoute qu'il est bien rare que l'on arrive en psychanalyse à recueillir l'aveu de ces formules intimes car elles sont toujours jalousement gardées. Dans l'analyse de Philippe, apparaît cette ressemblance souvent présente entre le fantasme fondamental du patient et son nom. Avec l'évocation de ce nom secret, il semble bien que l'on atteigne à un terme indépassable : modèle irréductible, dépourvu de sens, il apparaît véritablement comme l'un de ces nœuds qui constituent l'inconscient dans sa singularité.

La perspective de la fin de l'analyse pour Leclaire serait en « Tu es ceci... ». Cette formule serait une manière non seulement d'affirmer le franchissement du plan des identifications et un hors-sens, mais aussi de présenter son être. Pour Serge Leclaire, pour pouvoir traverser le plan des identifications, une sorte d'identification hors-sens était nécessaire. Finalement, toute la prolifération signifiante se réduit à un travail hors-sens qui isole le fameux « Poordjeli », syntagme où se condense le pauvre Philippe, la licorne. Ce signifiant hors-sens aboutit pour Serge Leclaire à une formule par laquelle il récupère un « Tu es ceci... ».

Dans « Position de l'inconscient<sup>5</sup> », Lacan y objecte en soulignant qu'il ne s'agit là que de l'opération d'aliénation ; reste celle de la séparation. Le problème n'est pas tant d'isoler une série de phonèmes (Poordjeli) plus ou moins sensés, que de situer quel jeu sur l'autre se soutient desdits phonèmes. Quelle est la partie, à proprement parler la valeur de jouissance en jeu dans la séparation d'avec l'Autre ? Ou : comment passer de l'identification à la nomination ?

Après avoir traversé un certain nombre d'identifications, il devient possible de donner un nom nouveau, Lacan aura recours au nom de sinthome qui implique à la fois un nom et une valeur de jouissance. Comment nommer ce nouveau-là, sans que cela aboutisse pour autant à un « Tu es ceci » que l'on pourrait attraper dans sa main telle la formule « Poordjeli » ? Ça fuit. Mais alors n'y aurait-il plus de fin ? Le « Tu es ceci » se transformerait pour viser un « Je suis ceci » qui est le produit de mon analyse et des noms que j'y ai obtenus.

---

<sup>5</sup> J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 842.

Il ne s'agit alors plus tant de l'opposition identification / désidentification que du nom, lequel inclut à la fois un trait symbolique et une valeur de jouissance. Pour cela, il faut transformer la doctrine de ce que l'on appelle un nom propre. Affirmer qu'un « Tu es ceci » pourrait constituer le nom propre du sujet implique un pas de côté par rapport aux disputes linguistiques concernant noms propres et noms communs. Le nom propre étant ce qui n'a pas de *Sinn* (sens), il est pure *Bedeutung* (dénotation) ! Si le nom propre ne se traduit pas, il ne peut renvoyer à des *Sinn* différents, il est *sinnlos* ; sa *Bedeutung* est en revanche parfaitement définie.

Dans les années soixante, Lacan réinterroge la *Bedeutung*. C'est l'époque de la querelle du nom autour de l'article de Gottlob Frege « *Sinn und Bedeutung* », auquel Lacan se réfère dans le séminaire XII : sens et référence ; sens et signification ; sens et dénotation. Le sens, *Sinn*, est donné par la description, définition de l'objet. *L'étoile du matin* se lève : Vénus se lève. *L'étoile du soir* : on a la même référence (Vénus) mais deux sens différents. *Scott* et *l'auteur de Waverley* ont la même référence — la personne de *Walter Scott* — mais ont un sens différent.

Gottlob Frege (1848-1925) est le créateur de la logique mathématique moderne et autant que Wittgenstein et Russell la source de la philosophie analytique. Frege a été un penseur concerné essentiellement par les fondements de l'arithmétique et la construction d'une langue formulaire de la pensée (*Begriffsschrift*, écriture du concept). Son intérêt pour le langage naturel n'est qu'indirect. C'est presque toujours dans la perspective d'une expression rigoureuse de la pensée et dans un mouvement de comparaison avec les exigences d'un véritable langage scientifique que le langage naturel est abordé. Pour Frege, une pensée est définie comme le sens d'une phrase, ou plus simplement la partie susceptible de vérité ou de fausseté d'une phrase (conception vérifonctionnelle et quantificationnelle) : « C'est seulement cette partie du contenu de la phrase qui concerne la logique. J'appelle toute autre chose qui maquille le contenu d'une phrase la coloration d'une pensée<sup>6</sup>. »

La langue naturelle pour Frege est liée à la perception des sens, à notre vie mentale. Il faut distinguer la pensée de l'expression de la pensée. L'expression étant linguistique et le langage naturel n'étant pas construit

---

<sup>6</sup> G. Frege, *Begriffsschrift, Eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens*, Halle, Nébert, 1879 ; édition française : Paris, Vrin, 1999.

d'après un plan logique, il faut pour saisir le contenu conceptuel des pensées et leur véritable enchaînement dépasser les limitations du langage naturel. C'est pourquoi une langue auxiliaire ou langue formelle est nécessaire. La relation entre cette langue formulaire et la langue naturelle est illustrée par Frege au moyen d'une comparaison : celle de l'œil et du microscope.

Lacan se sert de cette querelle sur le nom propre pour faire basculer nom propre et nom commun d'un même côté, tout en subvertissant l'opposition *Sinn / Bedeutung*. Il dira « Je réduis mon nom propre au nom le plus commun<sup>7</sup> », le sinthome. En effet, souscrire sans réserve à la distinction frégréenne c'est se priver de la souplesse nécessaire pour inclure la valeur d'une *Bedeutung* qui ne se dit qu'entre les lignes, qui ne peut se dire, ou du moins, pas toute. L'objet *a*, fuyant, non cernable, devient un instrument de subversion de logiques de la référence. On pourrait dire également que pour un logico-positiviste, la théorie de l'objet *a* est inepte ! La *Bedeutung* se constitue en faisant un trou dans le sens (combler par un trou).

Lacan fera du nom propre, élément hautement signifiant, un nom particulier incluant le résidu de l'expérience analytique et les transformations qui auront pu s'y opérer concernant les modalités de jouissance du sujet. Pour chaque sujet, la particularité du nouage avec le complément du nom qu'est le sinthome est le réel même du mode de lien à la jouissance. Chaque sujet garde de sa rencontre contingente avec la jouissance une façon particulière de se servir de la langue commune pour dire tout autre chose que ce que celle-ci est supposée dire ordinairement. Il invente une façon particulière pour faire entendre sa douleur singulière d'exister. Le sujet parvient ainsi à dire son fantasme en utilisant les mots de la tribu, par homophonies, équivoques. Au travers de cet appareillage, il définit un nom propre-nom commun, un nom propre complété d'un complément paradoxal qui ne se laisse réduire à aucune forme définie, le sinthome.

Nommer le symptôme n'est pas l'éradiquer. Sa nomination ouvre sur une opération de réduction jusqu'au sinthome servant la jouissance. Au déchiffrement du vouloir dire du symptôme succède la mise en lumière du savoir-faire du sinthome.

---

<sup>7</sup> J. Lacan, Le séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 89.

[...] le nom propre et l'objet *a* sont susceptibles tous deux de suppléer à la défaillance du sujet en tant qu'être, l'un comme masque, l'autre comme objet [...]. [...] Le nom propre est donc, sur un versant symbolique, le pendant de l'objet *a* dans son rapport au sujet divisé, révélant, chacun à sa manière, ce qui fait écran à son incomplétude. Une même fonction unifiante, donc, remplie par deux choses de nature effectivement bien différente puisque l'objet *a*, par sa valeur phallique, va venir combler la division inaugurale du sujet et suppléer à la carence de l'Autre par le fantasme ( $\$ \diamond \mathbf{a}$ ), tout comme le nom propre supplée à l'innommable ( $\$ \diamond \mathbf{Np}$ ). Nous pouvons réduire la duplication de cette fonction par l'écriture ( $\$ \diamond \mathbf{Np/a}$ ), où ( $\mathbf{Np/a}$ ) répond à  $(\Phi / \sqrt{-1})^8$ .

La thèse de départ de Dimitri Kijek est que la passe a pour seule fonction de nommer d'un signifiant AE (et non d'un signe représentant un référent ou d'une autorité institutionnelle). La nomination n'est pas du côté de la vérité, elle touche au Réel. Elle implique le ratage de la référence. AE serait la mutation de l'analysant dans l'intimité de son parcours analytique, de l'évidement de l'être du sujet qui permette à l'analyste de se proposer comme fonction à susciter le désir. Deux signifiants sont produits ainsi, AE et Np, nécessairement liés, simple trace d'une passe pour n'être plus porteurs d'une histoire, d'une référence ou d'une ontologie du sujet et du psychanalyste. Le nom propre acquiert pour l'analyste la mobilité d'une fonction « volante » par mise en abyme du sien ne se réclamant plus d'aucun nom. Le nom propre du passant est devenu un signifiant parmi d'autres, dégagé du mot pour le particulier (la dénotation, désignateur rigide). Il devient substituable à AE, qui n'est autre que la trace de  $\mathbf{S(A)}$  via  $\mathbf{Np}$ .

Le signifiant AE indique l'instant où le cartel de passe phonétise ces lettres latentes dans l'École à l'état de prédicat de dénomination « *être appelé /N/* », c'est-à-dire vient à lier par le contenu de l'énoncé du passeur, AE au référent initial Np, (AE, signifiant mis en circulation par la passe)<sup>10</sup>. Le nom propre associé à AE y figure comme trace de sa ruine.

<sup>8</sup> D. Kijek, *Défaire le nom. Passe, nomination, nom propre, op. cit.*, pp. 123-124.

<sup>9</sup> G. Kleiber, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Recherches linguistiques n° VI, études publiées par le Centre d'analyse syntaxique de l'université de Metz, Paris, Klincksieck, 1981, p. 329 : « Le nom propre représente l'abréviation du prédicat de dénomination *être appelé /N/*. » Cité par D. Kijek, p. 115.

<sup>10</sup> D. Kijek, *Défaire le nom. Passe, nomination, nom propre, op. cit.*, p. 116.

La passe serait-elle alors comme l'écriture selon Georges Bataille qui dit : « J'écris pour effacer mon nom », pour y substituer celui qui caractérise le mode de jouissance de mon être.

« Le nom est ce qui s'efface devant ce qu'il nomme, et alors "il faut le nom" voudrait dire que le nom fait défaut, il faut un nom qui fasse défaut. *Arrivant alors à s'effacer il sera sauf lui-même*<sup>11</sup>. »

---

<sup>11</sup> J. Derrida, *Sauf le nom*, Paris, Galilée, 1993, p. 80 ; cité par D. Kijek p. 131.